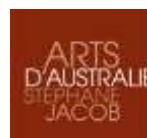




Dossier de Presse

Rêves aborigènes et insulaires d'Australie

13 février > 31 mars 2019



Parc Bourdeau 20, rue Velpeau - 92160 Antony / 01 40 96 31 50

Rêves aborigènes et insulaires d'Australie

Aborigènes et Insulaires d'Australie

L'explorateur britannique James Cook prend possession de l'Australie pour le compte de la Grande-Bretagne en 1770 et la déclare *terra nullius*, "terre inoccupée, sans propriétaire". Pourtant, Cook et son équipage ne mettent pas le pied sur un territoire vierge. En effet, les premiers habitants de l'Australie seraient arrivés par voie maritime sur l'île-continent il y a environ 50 000 ans depuis l'Asie du sud-est. On sait par ailleurs qu'ils entretenaient des contacts, notamment commerciaux, avec leurs voisins immédiats mais aussi avec des Européens dès le XVI^e siècle.

Le nom "Aborigène" est donné aux populations locales par les colons européens car ils pensent avoir trouvé un peuple primitif ; "aborigène" vient du latin *ab origine*, signifiant "depuis l'origine". Les Aborigènes et Insulaires du Détroit de Torres sont donc les populations autochtones d'Australie. Lorsque les Européens arrivent, les Aborigènes sont des chasseurs, pêcheurs et cueilleurs semi-nomades. Ils vivent principalement dans le *bush* (la brousse), à l'intérieur des terres, et dans l'*outback* (le désert et la savane). Chaque groupe possède son propre territoire défini par des frontières naturelles, sa loi, ses mythes et sa propre langue. En 1770, il y avait environ 250 langues existantes, dont ne subsistent aujourd'hui qu'une cinquantaine en usage courant.

L'Australie devient une colonie pénitentiaire anglaise et les premiers forçats débarquent dans la baie de Sydney en 1788. Les six colonies indépendantes d'Australie se fédèrent en 1901. Des contacts entre Aborigènes et colons se développent dès le début, des échanges se font par l'intermédiaire de médiateurs. Au cours du XIX^e siècle, les colons gagnent l'intérieur des terres et s'enrichissent de la pratique de l'élevage et de la découverte de gisements aurifères, exploitant la main d'œuvre aborigène. Les Aborigènes sont ainsi spoliés de leurs terres ancestrales et installés de force dans des réserves et des missions dirigées par des blancs, parfois à des centaines de kilomètres de chez eux. La population aborigène est décimée par de violents conflits menés contre l'expansion des colons et l'expropriation de leurs terres, en sus des maladies apportées par les Européens et des ravages causés par l'alcool, échangé avec ces derniers contre des produits locaux.

Des années 1910 aux années 1960-1970 environ, le gouvernement australien conduit en outre une politique d'assimilation forcée. Durant ces années où l'on distingue les enfants *half-cast* (métis) et les enfants *full-blood* ("pur-sang"), plus de 50 000 enfants aborigènes et insulaires sont ainsi enlevés aux leurs et placés dans des familles blanches pour y être dépouillés de leur culture, soit entre un enfant indigène sur trois et un enfant indigène sur dix. On parle à propos de ces enfants des "générations volées" (*stolen generation*), selon le terme pensé en 1981 par l'historien Peter Read. C'est le rapport *Bringing them home*, commandé par le gouvernement australien en 1995, qui a fait toute la lumière sur ce système de "blanchiment".

La seconde moitié du XX^e siècle est une période d'intenses luttes et revendications pour les droits des Aborigènes, cette fois plutôt sur les plans légal et juridique. En 1967, Aborigènes et Insulaires du Détroit de Torres sont enfin inclus dans le recensement national à partir de 1967. L'artiste Harold Thomas crée en 1971 le drapeau aborigène et Neville Bonner est le premier Aborigène élu au Parlement australien. En 1976, grâce à l'*Aboriginal Land Rights Act*, les Aborigènes de la région du Territoire du Nord obtiennent la propriété et la restitution de terres ancestrales et retournent s'y installer. Il faut cependant attendre 1992 l'affaire "Eddie Mabo" pour que la Haute Cour australienne annule le principe de *terra nullius* de 1770. De cette décision découle le *Native Title Act*, qui reconnaît la propriété foncière ancestrale de tous les Aborigènes. En 2008, le premier ministre a demandé pardon au nom du gouvernement australien aux Aborigènes pour les crimes commis par le passé à leur encontre.

De nos jours, si elle s'est améliorée, la condition des Aborigènes et des Insulaires d'Australie reste pourtant très difficile. Sur les presque vingt-quatre millions d'habitants que compte l'Australie en 2016, seuls 649 171 sont Aborigènes. Les Aborigènes vivent en moyenne dix ans de moins que le reste de la population. Un adolescent aborigène a vingt-quatre fois plus de risques de se retrouver en prison qu'un autre adolescent. Leur taux de chômage est élevé. Ils sont très peu propriétaires et perçoivent un revenu annuel moyen très bas. Le taux de suicide est également très haut. La majorité d'entre eux vit désormais dans les villes. En 2008, le plan *Closing the gap* ("Comblé le fossé") est lancé par le gouvernement pour réduire les inégalités entre les autochtones et le reste de la population, fixant sept objectifs à atteindre en 2018. Aujourd'hui, seuls trois de ces objectifs sont en très légère amélioration : le taux de mortalité infantile, le pourcentage d'enfants inscrits en maternelle et le taux de réussite des élèves au baccalauréat.

Le Temps du Rêve : art et culture aborigènes

Les premières traces de l'art aborigène remontent à environ 40 000 ans et sont des peintures et des gravures rupestres. Cet art s'est développé de manière continue jusqu'à nos jours, sous des formes variées : peinture rupestre, sur sable, sur écorce, mais aussi gravure, sculpture, photographie, vidéo, etc.

Dans la culture aborigène, les arts visuels font partie de la vie spirituelle. Tous les Aborigènes et les Insulaires partagent une même conception de l'univers, appelée "Rêve" ou "Temps du Rêve" (*dreamtime*). Le Rêve désigne un ensemble de concepts indirectement traduisible, qui n'a rien à voir avec le sens que nous donnons à ce mot. Il s'agit plutôt d'un principe régissant l'ordre physique, moral et spirituel du monde. Le Rêve est ainsi à la fois le passé, le présent et le futur, l'époque de la Création et des ancêtres en même temps qu'un présent éternel, la loi et la terre. Pour les Aborigènes, les grands êtres ancestraux sont sortis de la Terre sous l'apparence d'humains, d'animaux ou de végétaux pour modeler le paysage, créer le jour et la nuit, le cycle de la vie, etc. Ils ont donné aux hommes une organisation sociale semblable à la leur, leur ont transmis la connaissance, le langage, la spiritualité et leur ont enseigné la danse, le chant et les arts. L'art aborigène donne ainsi une forme visuelle du Rêve, dont les artistes sont les gardiens et les médiateurs.

Les rêves sont en effet transmis oralement pendant les cérémonies. En héritant d'un rêve dont il devient propriétaire, chaque individu devient le gardien d'un ou plusieurs sites géographiques sacrés associés au Rêve. Les artistes illustrent les voyages des ancêtres ou des esprits à travers le pays. En peignant les récits liés à son territoire, chaque artiste affirme ses droits et ses devoirs en tant que propriétaire d'une partie de la terre.

Peuple sans écriture, les Aborigènes et les Insulaires considèrent la Terre comme leur mémoire et font d'elle leur première source d'inspiration artistique. Les œuvres d'art aborigènes ne sont ainsi pas de simples illustrations des mythes ancestraux ; en les peignant, les artistes renouvellent le Temps du Rêve. Expression rituelle, l'art aborigène contient sous une simplicité apparente plusieurs niveaux de lecture, dont le plus secret est "crypté", accessible aux seuls initiés. Les œuvres aborigènes et insulaires ont à la fois une dimension symbolique mais aussi didactique puisqu'elles permettent d'enseigner aux jeunes générations les récits fondateurs.

La peinture est une activité réservée aux hommes jusque dans les années 1980, les femmes de leurs familles jouant un rôle d'assistantes. Ces dernières deviennent elles-mêmes artistes à un âge avancé à partir des années 1980. Elles introduisent alors un renouveau dans les arts aborigènes et insulaires. En effet, s'ils utilisent des éléments graphiques semblables, hommes et femmes n'évoquent pas les mêmes rêves, les femmes faisant plutôt référence aux activités féminines et à la flore locale. De même, l'utilisation des pigments et la manière de les appliquer diffèrent.

Avant la seconde moitié du XX^e siècle, l'intérêt pour les œuvres aborigènes est principalement ethnographique - on y voit une manifestation encore vivante de pratiques dite "primitives". Cependant, dès les années 1930, des individus abordent ces œuvres d'un point de vue esthétique, tels certains Occidentaux établis dans les "réserves" aborigènes et les missions religieuses qui incitent les artistes à produire des œuvres, ou bien dans les années 1950 le peintre Karel Kupka qui collectionne de nombreuses peintures. Dans les années 1970, parallèlement au mouvement de revendications et d'émancipation, l'art aborigène contemporain naît, en plein cœur du désert australien. Désormais, les artistes illustrent leurs rêves sur des supports pérennes, adoptant des techniques occidentales, qui sont commercialisés par le biais de coopératives et de centres d'art. Ancré dans le Temps du Rêve, l'art aborigène et insulaire d'Australie est ainsi en perpétuel renouveau, au contact des autres cultures, intégrant des techniques et des matériaux non traditionnels. À partir de la fin des années 1970, le public et les collectionneurs occidentaux s'intéressent aux œuvres aborigènes et insulaires qui arrivent sur le marché de l'art, séduits notamment par leur apparence abstraite faisant écho à l'art moderne et contemporain occidentaux. L'"art aborigène traditionnel" est donc une création contemporaine, à partir d'un Temps du Rêve plurimillénaire. Aujourd'hui, quoique produit par de petites communautés, l'art aborigène et insulaire d'Australie séduit un large public et a rejoint les collections des plus grands musées du monde.

Bien que les Aborigènes et les Insulaires partagent le même concept de Temps du Rêve, le style et la technique artistiques diffèrent selon les régions. Six régions témoignent de ces distinctions : le Queensland septentrional, les îles du Déroit de Torres, les îles Tiwi, le Kimberley, la Terre d'Arnhem et le Désert.

L'art du Queensland septentrional

Localisation : État du Queensland, Région du Queensland, nord-est de l'Australie

Situé au nord-est de l'Australie, le Queensland est bordé au nord par les îles du déroit de Torres et à l'est par la mer de Corail et l'océan Pacifique. Dans la pointe nord du Queensland, le Cap York, le climat est tropical humide. La région devient célèbre au début du XIX^e siècle grâce à la découverte de gravures et de peintures rupestres datant de plus de 15 000 ans. Deux types de productions caractérisent aujourd'hui l'art aborigène du Queensland septentrional : l'art des *bagu* et celui des *ghostnets*.

Dans les forêts humides du nord du Queensland, les artistes du centre d'art de Girringun, à Cardwell (au sud de Cairns), imaginent des *bagu*. À l'origine, les *bagu* sont des planchettes à feu de forme allongée et ovale, composées de deux parties : la *bagu* proprement dit (corps) et le *jiman* (bâtonnet). Ces objets ont une valeur sacrée en raison des pluies diluviennes qui s'abattent régulièrement dans cette région tropicale et où les hommes cherchent donc à préserver le feu. Ce dernier occupe une place centrale dans les cérémonies religieuses. Originellement, un homme était désigné responsable du *bagu* et devait veiller à ce que le feu ne s'éteigne jamais. Une fois utilisés, *bagu* et *jiman* étaient attachés ensemble par une ficelle puis enveloppés pour être protégés de l'humidité. Les Aborigènes donnent à ces planchettes la forme anthropomorphe de l'esprit du feu Jiggabunah qui, selon la légende, créa les étoiles filantes en lançant des bâtons (*jiman*) en flammes à travers le ciel. Traditionnellement en bois, les artistes ont développé à partir de 2009 des *bagu* en céramique puis en matériaux synthétiques et de récupération. Aussi, de nos jours, de nombreuses femmes peuvent également créer ces objets. Comme les *bagu* traditionnels, les créations contemporaines sont décorées avec des ocres et des pigments naturels dans un style coloré et expressif. L'exposition présente ici les œuvres caractéristiques d'Alison Murray, de Debra Murray, d'Ethel Murray, de Doris Kinjun et de Michael Boyool Anning.

Les œuvres de Christine Yantumba, Kim Norman, Ellarose Savage, Florence Gutchen et Ethel Charlie illustrent quant à elles l'art des *ghostnets* ou "filets fantômes". Les Aborigènes du nord de l'Australie ont commencé à ramasser ces déchets pour nettoyer les plages au milieu des années 1990. L'initiative prend une

ampleur nouvelle en 2004 lorsque des organisations autochtones et non autochtones, des équipes de gardes environnementaux et des bénévoles s'associent pour constituer le *Ghostnets Australia* afin de trouver des solutions. Ce dernier organise en 2006 un concours de création d'objets à partir de filets recyclés donnant lieu à des ateliers. Depuis lors, les artistes de cette région trouvent ainsi des solutions originales pour transformer en œuvres d'art les filets de pêches polluant gravement le nord de l'Australie et alerter le public sur la nécessaire protection des mers et de la faune maritime. S'appropriant tout en les détournant les techniques de la vannerie, du ramendage des filets de pêche, de la couture et de la sculpture, les artistes de *ghostnets* enrichissent leur répertoire iconographique. Pour les œuvres complexes, ils réalisent au préalable une armature en fil de fer sur laquelle est ajouté un grillage souple servant de support au filet de pêche. Ainsi, à partir de matériaux pourtant mortifères, ces œuvres nous font découvrir la culture des Aborigènes de la région et notamment la faune et la flore locales, dans des couleurs éclatantes et souvent avec humour.

L'art des îles du Déroit de Torres

Localisation : État du Queensland, Région du Déroit de Torres, nord-est de l'Australie

Situées au nord de l'Australie, en face du Queensland, les îles du Déroit de Torres se trouvent entre la mer de Corail et la mer d'Arafura. Elles ont été "découvertes" par le navigateur espagnol Luís Vaz de Torres en 1606. Les îles ne deviennent cependant célèbres qu'au début du XX^e siècle, grâce aux écrits de l'anthropologue Alfred Cort Haddon. Par leur position géographique, les Insulaires du Déroit de Torres ont développé une culture et des arts originaux, davantage tournés vers la Papouasie-Nouvelle-Guinée et la Mélanésie que le continent australien. En outre, les régions est et ouest des îles du Déroit de Torres diffèrent par leur écosystème, engendrant des modes de vie et des cultures différents.

La production artistique de cette région est principalement conditionnée par l'environnement marin. Aussi le répertoire iconographique des œuvres s'inspire directement de la flore et de la faune maritimes, ainsi que des mythes qui y sont liés. Parmi les espèces maritimes représentées dans les œuvres du déroit de Torres, on peut citer la tortue marine (*waru*), le dugong ("vache marine", *dhangal*), le poisson-pilote (*gapu*), le crabe des palétuviers (*ghitalay*), la frégate (*womeer*) et la sardine (*tup*).

Dans cette région tropicale, le bois se trouve en abondance et les Insulaires ont donc très tôt développé une tradition de la gravure sur bois pour orner des tambours, des canoës, des pagaies, etc., parallèlement à l'incision sur écailles de tortues et sur coquillages. Les artistes du Déroit de Torres pratiquent à partir des années 1990 la linogravure (gravure sur linoléum), reprenant les motifs sophistiqués de la gravure sur carapaces de tortues ou sur bois. Cette pratique a permis le renouveau des techniques traditionnelles de gravure et a contribué à la visibilité de ces îles. Les Insulaires du Déroit de Torres réalisent également des coiffes cérémonielles élaborées.

Les œuvres des artistes du Déroit de Torres sont très narratives, illustrant les péripéties mythiques de héros totémiques zoomorphes. Au-delà d'une simple représentation visuelle de l'environnement maritime, ces œuvres témoignent d'une fine connaissance du cadre naturel, indissociable de la spiritualité et de la vie quotidienne des Insulaires.

Dennis Nona (né en 1973) vit sur l'île de Badu, à l'ouest du Déroit de Torres. Il est un des acteurs les plus originaux et novateurs de la scène artistique australienne contemporaine. Il est un pionnier de la technique de la linogravure très détaillée. Ses œuvres créatives et dynamiques présentent, dans des motifs complexes, les mythes de sa culture, souvent liés à la navigation, à la mer, à la pêche et aux héros ancestraux.

Alick Tipoti (né en 1975) a grandi sur l'île de Badu, à l'ouest du Déroit de Torres. Il est l'un des artistes les plus célèbres de la région. Il a largement contribué à la promotion et au renouveau du patrimoine culturel,

des traditions et de la langue de ces îles. Dans ses œuvres, il explore la cosmogonie traditionnelle au moyen de motifs complexes et imbriqués.

Ken Thaiday Snr. (né en 1950) vit sur l'île d'Erub, à l'est du Déroit de Torres. Il est considéré comme un précurseur au sein de la communauté culturelle des îles du Déroit de Torres. Il réalise de nombreuses coiffes (dari) cérémonielles inspirées des danses rituelles, ornées de requins marteaux, d'oiseaux ou de personnages.

L'art des îles Tiwi

Localisation : État du Territoire du Nord, Région de la Terre d'Arnhem, nord de l'Australie

Les Tiwis ("êtres humains" en langue locale) sont les Aborigènes des îles Melville et Bathurst, situées au nord de l'Australie en mer d'Arafura, au large de la Terre d'Arnhem occidentale. Par leur position géographique, ces îles sont restées à l'écart de la vie continentale jusqu'au début du XX^e siècle. Cela explique aussi l'originalité de leur culture, dont les œuvres de Kallista Kantilla et de Declan Aputimi sont représentatives.

À côté du *batik* (impression sur tissu), de la lithographie et de la céramique, l'art des Tiwis se développe presque exclusivement dans le cadre de deux cérémonies rituelles, au cours desquelles sont rejoués les mythes du Temps du Rêve (de la Création). La première est une cérémonie initiatique de fertilité appelée *Kulamana*, pratiquée par les femmes au moment de la récolte de l'igname. La seconde, sûrement la plus importante, est une cérémonie funéraire, nommée *Pukumani*.

Au cours des rites funéraires *Pukumani*, rythmés par des chants et des danses, les hommes endeuillés fabriquent des poteaux funéraires en bois de fer, qui seront plantés sur la tombe du défunt à la fin de la cérémonie. Les exécutants rituels retirent l'écorce des troncs d'arbres et les sèchent au-dessus de la fumée d'un feu, avant de les tailler à la hache. Les poteaux sont ensuite ornés de motifs géométriques et ésotériques similaires aux peintures corporelles des participants. Sur la tombe du défunt, leur nombre varie selon l'importance du mort. Ils sont laissés sur place jusqu'à leur disparition naturelle qui marque la fin du deuil. Les poteaux funéraires tiwis sont peut-être inspirés des traditions mortuaires des Macassars (Indonésie), avec lesquels ils entretiennent des contacts. Depuis les années 1980, ces objets apparaissent parfois dans les peintures des artistes tiwis. Les poteaux peuvent prendre une forme humaine ou animale (oiseaux), parfois abstraite. En effet, la sculpture figurative émerge dans les îles Tiwi vers le milieu du XX^e siècle, sous l'influence des statues de saints ornant la mission catholique locale : les Tiwis souhaitaient alors montrer qu'ils avaient leurs propres ancêtres mythologiques.

L'art du Kimberley

Localisation : État d'Australie-Occidentale, nord-ouest de l'Australie

Situé au nord-ouest de l'Australie, le Kimberley est une vaste région. Les Aborigènes de ce territoire ont beaucoup souffert de l'installation de colons européens, éleveurs et chercheurs d'or. Beaucoup ont ainsi été déplacés et ne vivent plus sur leurs terres ancestrales. À la fin des années 1960, suite à l'obligation d'augmenter les salaires des employés aborigènes, les fermes licencient en masse. Les Aborigènes s'établissent alors dans d'autres centres urbains, près d'anciennes missions ou dans des communautés créées *ex nihilo*. C'est là que la peinture du Kimberley se développe à partir des années 1980, sur le modèle des grands centres du Désert.

Le style du Kimberley est principalement caractérisé par des à-plats colorés, sur toile ou sur papier, réalisés aux pigments naturels ou à l'acrylique. Le Kimberley étant une région très contrastée sur les plans géographique, climatique et culturel, plusieurs styles artistiques coexistent dans cette région. À Warmun, les artistes utilisent ainsi une peinture à base d'ocres naturelles inspirées de la peinture rupestre pour représenter les sites sacrés, soulignant les éléments qui les composent par des lignes de pointillés comme dans le Désert (cf. les œuvres d'Alan Griffiths Jangala). À Balgo Hills, les artistes travaillent davantage la surface des œuvres en textures, servies par des couleurs riches et lumineuses, principalement les rouges, orange et jaunes (cf. les œuvres de Tjumbo Tjapanangka). À Kununnura, inspirés par les peintures rupestres, de nombreux artistes comme Yvonne Burgu représentent les Wandjina, des êtres mythiques associés à l'eau.

Dans tout le Kimberley, et notamment dans les Sunday Island, des artistes comme le pionnier Roy Wiggan (communauté Bardi) réalisent des *ilma*. Ce sont des panneaux peints dans le cadre de cérémonies rituelles, de style schématique, aux couleurs vives et ornés de fils de coton colorés, illustrant les chants et les danses du rite ou encore des phénomènes naturels et dont la forme dérive d'objets usuels du Kimberley.

L'art de la Terre d'Arnhem

Localisation : État du Territoire du Nord, nord de l'Australie

La Terre d'Arnhem se situe au nord de l'Australie, entre le golfe de Carpentrie à l'est et la rivière Alligator à l'ouest. C'est une région tropicale boisée et escarpée avec une faune, une flore et un sous-sol très riches. On distingue la Terre d'Arnhem occidentale, caractérisée par des escarpements rocheux, la Terre d'Arnhem centrale, constituée de la savane et la Terre d'Arnhem orientale, faite de plaines inondables. Sept grandes communautés aborigènes sont établies sur d'anciennes missions, qui regroupent plus de 3000 artistes : à l'ouest, la communauté Gunbalanya ; au centre, les communautés de Ramingining, de Milingimbi et de Maningrida et, à l'est, les communautés d'Yrrkala, d'Elcho Island et de Ngukurr.

La Terre d'Arnhem est surtout célèbre pour sa production d'écorces peintes. Les écorces sont découpées sur les eucalyptus pendant la saison humide, puis durcies au feu, aplaties et poncées avant d'être apprêtées. Les artistes peignent ensuite par-dessus avec des pigments naturels (ocres rouges et jaunes, charbon de bois et argile blanche) de couleurs sobres et souvent symboliques. En posant ces pigments naturels sur l'écorce, c'est une part de leur territoire qui est fixée. La peinture sur écorce de la Terre d'Arnhem est connue dès les années 1960 lorsque les Aborigènes adressent au gouvernement fédéral une pétition fixée sur une écorce peinte pour défendre leurs droits territoriaux. Cet art très original a donné lieu depuis quelques années à des œuvres sur toile. À l'image de la diversité géographique de la Terre d'Arnhem, on peut distinguer trois styles artistiques sensiblement différents.

La Terre d'Arnhem occidentale est célèbre pour ses peintures figuratives au style dit aux « rayons X ». Ces œuvres donnent à voir des animaux, des ancêtres totémiques et des esprits *mimi**, représentés généralement de profil avec leurs caractéristiques extérieures et intérieures (organes, ossature, articulations), selon un procédé tant didactique que symbolique. Ces écorces s'inspirent directement des très nombreuses peintures rupestres de la région qui ont fait la célébrité de la Terre d'Arnhem. Généralement sur un fond uni, les artistes réalisent également des motifs de croisillons appelés *rarrks*, uniquement sur la surface des corps représentés, donnant une sensation de mouvement et de brillance. Parmi les artistes de cette région, il faut compter Mick Kukarrku, Fred Didjibarrka et Curly Barradjunka.

À l'est de la Terre d'Arnhem, il s'agit de peintures sur écorces au style abstrait, géométrique. On y trouve les *rarrks*, ces motifs hachurés ou croisillons caractéristiques proches des peintures corporelles cérémonielles. Ces croisillons ont été transmis aux artistes par les Ancêtres, ils apportent un aspect lumineux et vibratoire traduisant la force de ces derniers. Les *rarrks* ont ainsi une dimension pédagogique et symbolique. En Terre

d'Arnhem orientale, les hachures couvrent généralement toute la surface. À Ngukurr, les œuvres de Djambu Barra Barra s'inspirent des rites funéraires auxquels il a été initié pour représenter ses animaux totémiques. Mutitjbuy Munumggur et Yongalka Murryina Mabungu appartiennent à la communauté d'Yirrkala.

En Terre d'Arnhem centrale, les artistes ont tendance à combiner l'approche figurative de l'ouest et celle abstraite de l'est (cf. les œuvres de Clara Wubuqwubuk). La communauté artistique la plus célèbre est certainement celle de Maningrida, créée en 1957. Les artistes Terry Ngamandara, haut dignitaire de son clan, Melba Gunjarrwanga et Paddy Fordham Wainburranga en font partie.

**Les esprits mimi ont l'apparence d'humains très grands et minces, courant, dansant, chantant. Les mimi auraient appris aux premiers Aborigènes à survivre dans le paysage de la Terre d'Arnhem, à chasser, danser, peindre, etc. Les Aborigènes pensent que ces esprits ont une organisation sociale semblable à la leur et que leur société a précédé celle des humains. Les mimi vivent dans les crevasses, les arbres et les rochers. Ils sont si minces et frêles qu'ils ne sortent pour chasser que les nuits et jours sans vent.*

L'art du Désert

Localisation : État du Territoire du Nord, Région du Désert Central, centre et ouest de l'Australie

C'est dans le désert central et occidental qu'est née la peinture aborigène contemporaine, au sein des "réserves" dans lesquelles les autorités coloniales avaient installé les Aborigènes nomades pour les assimiler par sédentarisation.

Dans le cadre des rituels célébrant le Temps du Rêve, les Aborigènes du Désert peignaient de longue date sur le sol des pointillés à l'aide de bâtonnets et de pigments naturels. La peinture aborigène contemporaine est née de cette pratique traditionnelle dans les années 1970, plus exactement dans la communauté de Papunya (fondée en 1960), à 240 kilomètres au nord-ouest d'Alice Springs. En 1971, l'instituteur anglo-saxon Geoffrey Bardon suggéra en effet à ses élèves de transposer sur les murs de l'école de Papunya les motifs peints dans le sable évoquant le "Rêve de la fourmi à miel". Les deux gardiens de cette histoire, estimant que les enfants n'avaient pas le droit rituel d'utiliser ces motifs, peignirent eux-mêmes le Rêve dans l'école. Après cet essai, les artistes de Papunya adoptent les supports occidentaux (contreplaqué, panneaux métalliques, carreaux de céramiques) et notamment la toile. Dès 1971, ils se regroupent en coopérative, puis en société commerciale, pour diffuser eux-mêmes leurs œuvres. Grâce à ce système, les peintures aborigènes de Papunya acquièrent visibilité et reconnaissance sur la scène internationale. Le style de Papunya, géométrique et hypnotique, est immédiatement reconnaissable. De nombreux artistes de cette communauté pionnière sont présentés dans l'exposition : Joe Wonders Tjapanangka, Billy Stockman Tjapaltjarri, Tim Leura Tjapaltjarri, Long Jack Phillipus Tjakamarra, Johnny Warangkula Tjupurrula, Ray Inkamala Tjampitjinpa, Turkey Tolson Tjupurrula, Uta Uta Tjangala, Freddy West Tjakamarra, Linda Syddick Napaljarri, Ningura Napurrula ou encore Walala Tjapaltjarri.

Utopia est une autre communauté aborigène importante du Désert, située à 250 kilomètres au nord-est d'Alice Springs. Elle s'est d'abord fait connaître pour sa production de *batik** sur soie réalisée par des femmes, qui se sont constituées en coopérative en 1977 pour commercialiser leurs réalisations. Les motifs s'inspirent des décorations corporelles des femmes lors des rituels de fertilité. Les artistes ont ensuite transposé ces ornements sur la toile, en y associant des motifs inspirés par la flore locale. Plusieurs artistes d'Utopia sont présentées dans l'exposition : Lilly Sandover Kngwarreye, Kathleen Petyarre et Abie Loy Kemarre (petite-fille de Kathleen Petyarre).

L'art du Désert est nommé "pointillisme". Sur un fond sombre et uni, l'artiste peint les motifs du Rêve dont il est le dépositaire en traçant leurs contours puis en les entourant de larges surfaces recouvertes de petits points. Conformément à la tradition de la peinture au sol, les œuvres sont réalisées à plat, ce qui explique la

prédominance des vues aériennes dans l'art de cette région. Ces œuvres ont vite connu le succès, notamment car leur aspect abstrait faisait écho à la peinture moderne occidentale.

Les œuvres du Désert sont très éclectiques, se rapprochant parfois largement de la peinture sur sol dans une approche pointilliste presque abstraite, parfois plus figuratives. Mais elles évoquent toutes des histoires organisées autour d'un lieu et d'un itinéraire, servies par un ensemble de pictogrammes quasiment commun à toutes les communautés artistiques de la région. Les cercles concentriques représentent ainsi le plus souvent des points d'eau (et les cérémonies sacrées s'y déroulant) et les lignes qui les relient, les chemins empruntés par les héros ancestraux pour aller d'un lieu à l'autre. Ces peintures offrent de véritables cartes des territoires aborigènes, qui servent autant à mémoriser les lieux d'accès géographiques aux sites sacrés, qu'à perpétuer le Temps du Rêve en en représentant les composantes les plus secrètes.

** Le batik est une technique consistant à appliquer de la cire sur un support textile qu'on va ensuite teindre*

Temps forts de l'exposition

VERNISSAGE

Mardi 12 février à 19h

VISITES GUIDÉES

- Samedi 23 février à 16h
- Dimanche 17 mars à 16h

CONCERT DE DIDGERIDOO

Samedi 23 février à 17h

ATELIERS PRATIQUES (sur réservation)

- Mercredi 20 février à 14h30 : peinture pointilliste à la manière des artistes aborigènes
- Mercredi 27 mars à 14h30 : réalisation d'un *bagu* à la manière des artistes aborigènes

CINÉMA

Mardi 12 mars à 18h30 au cinéma Le Sélect

MERCREDI-LECTURE (sur réservation)

Mercredi 20 mars à 11h : « Mercredi-lecture à la Maison des Arts » : lecture d'albums jeunesse sur le thème des Aborigènes d'Australie, en partenariat avec la médiathèque Anne-Fontaine

CONFÉRENCE

Samedi 23 mars à 16h : "Les arts aborigènes et insulaires d'Australie", par Stéphane Jacob, directeur de la galerie Arts d'Australie - Stéphane Jacob

DESSIN LIBRE EN SALLES

Tous les jeudis de 17h à 18h45

LA PAROLE À... l'association Pierre Kohlmann

Exposition parallèle du 13 février au 31 mars

Activités gratuites

Informations pratiques

- **Adresse et Horaires**

Maison des Arts
Parc Bourdeau, 20 rue Velpeau, 92160 Antony
01 40 96 31 50
maisondesarts@ville-antony.fr
www.ville-antony.fr/maison-des-arts

Du mardi au vendredi 12h-19h / Samedi et dimanche 14h-19h / Fermé les jours fériés / Station Antony RER B

- **Entrée libre**
- **Livret-catalogue de l'exposition : 6 €**
- **Groupes**

Pour les groupes : réservation obligatoire par téléphone, au moins une semaine à l'avance.
Contact : 01 40 96 31 50

Visuels envoyés sur demande.